

Arnaud Mercier

Laboratoire Communication et Politique, CNRS, Paris/Université de Nice

INTRODUCTION

Pouvoirs de la dérision, dérision des pouvoirs

« Un mot qui vient bien,
ça peut tuer ou humilier,
sans qu'on se salisse les mains. »

P. Desproges

Tout le monde pratique la dérision et en parle mais cela reste un sujet peu étudié, jamais de façon systématique, si ce n'est en psychanalyse, sous l'impulsion des travaux pionniers de Freud lui-même. Pourtant, la question est d'importance. Alfred Sauvy dans son ouvrage *Humour et politique*, allait jusqu'à prétendre que cette question serait susceptible de constituer une sous-discipline. « Toute une branche des sciences sociales pourrait étudier l'usage de cette arme puissante qu'est l'humour pour celui qui sait la manier. »¹ Et en effet, la dérision et le rire qu'elle cherche à susciter ont un rôle privilégié dans nos sociétés. Nombres d'expressions populaires et de locutions courantes attestent de la place d'importance accordée au rire. Dans les expressions populaires le rire n'a jamais de connotation péjorative. Si « plus on est de fous plus on rit », fous est ici synonyme de nombreux et d'esprit libre et joyeux, il perd toute signification dévalorisante. Même « mourir de rire » devient une mort enviable. Il faut dire que le rire est une arme sociale associée à la victoire (« Rira bien qui rira le dernier »). Et aujourd'hui, la dérision semble être devenue une valeur, un ton qu'il convient d'adopter, pour montrer « qu'on ne se prend pas trop au sérieux ».

Mais la dérision n'est pas réductible au rire, au bon mot. Le terme dérision signifie dans les dictionnaires : moquerie méprisante et dédaigneuse. Le terme dérisoire signifie : qui est dit ou

fait par dérision, et donc par analogie, ce qui est insignifiant, négligeable, ridicule, vain. Tourner en ridicule, mépriser, souligner l'insignifiance, tels sont les traits associés à la dérision, et qui permettent de la distinguer des notions de rire ou de comique (termes généraux) ou d'humour (aux intentions déstabilisatrices beaucoup moins affirmées). La dérision porte en elle une dimension de contestation, de remise en cause de l'ordre établi ou des principes largement acceptés dans une société ou dans un groupe. C'est cet élément de contestation des valeurs sociales qui nous intéressera ici et qui servira de fil conducteur à ce numéro d'*Hermès*. Nous nous proposons de conduire une analyse systématique, approfondie et transversale de la dérision, ce qui n'a pas été fait jusqu'alors. L'objectif est d'étudier les différents pouvoirs ou autorités qui sont victimes de la dérision, les divers codes ou conventions qui sont remis en cause mais aussi la façon dont ceux qui sont mis en cause peuvent être amenés à réagir. À chaque fois, il s'agira d'étudier les modes de dérision mis en œuvre, leur modalité, leur motivation, leur impact social, politique et culturel.

L'intérêt d'une question comme la dérision tient notamment à l'ambiguïté de ses effets. Les liens entre dérision et pouvoirs sociaux ou politiques relèvent ainsi d'une dialectique entre contestation et régulation. La dérision socio-politique suit les mêmes logiques que le carnaval en son temps, elle assure un renversement symbolique et temporaire de l'ordre politique, elle possède des vertus révolutionnaires indéniables. À ce titre, il convient de ne pas sous-estimer la capacité de sape de la dérision socio-politique, en l'associant à des perspectives de résistance sociale et individuelle mises en avant par Michel de Certeau ou Michel Foucault notamment. Mais la dérision ritualise aussi la contestation, en usant d'une violence symbolique qui reste verbale et qui jugule donc, en partie, les risques de remise en cause plus violente des pouvoirs. La dérision peut également servir de ressource créatrice pour l'art contre des conventions jugées trop rigides, avant que de se rigidifier à son tour et s'anéantir soit dans l'autodérision soit dans une nouvelle contestation. Tolérée et maîtrisée par les pouvoirs, la dérision peut donc aussi contribuer à la pérennisation des systèmes de domination, des valeurs ou des codes culturels dominants. C'est l'ensemble de ces logiques sociales et psychologiques liées à la dérision que nous nous proposons d'étudier.

Dérision – Agressivité

Face au processus de civilisation des mœurs décrit par Norbert Elias, l'individu en société est entré dans une situation d'impuissance, obligé qu'il est devenu, sauf à un coût exorbitant, de respecter de nombreux codes de vie en société. De plus, le pouvoir et ses institutions ont monopolisé la violence, en légitimant leur acte par l'idée du consentement général et individuel. Ces institutions ont pour objet de capter et de diriger l'agression naturelle, qui se trouve ainsi enchaînée, désamorcée et structurée. La vie en société impose un refoulement de la violence, sur

la base d'un échange contractuel : l'abandon de l'agressivité individuelle contre l'assurance d'une sécurité assurée collectivement par le pouvoir. Du coup, comme le rappelle Philippe Braud, « les lois suscitent normalement une agressivité réactionnelle du fait des meurtrissures infligées au désir individuel de toute puissance. Mais, l'agressivité réactionnelle est fréquemment bloquée par la crainte des conséquences de la violation ou par la censure morale du surmoi »². Ce potentiel de violence, alimenté par l'angoisse, ou la frustration du désir d'épanouissement narcissique, ne peut être totalement refoulé ou néantisé, et doit donc s'investir ailleurs, mais sous une forme jugée tolérable. Le recours à la dérision permet de dépasser ou pour dire mieux de contourner cette censure, de faire triompher le moi et le principe de plaisir, en en appelant à un plaisir de transgression tolérable. Tourner en dérision et en rire est le moyen de libérer cette agressivité contenue, refrénée, inexprimable autrement. « Ce rire est une soupape de l'agressivité. Du fait qu'il adhère et participe au comique de la plaisanterie, [l'auditeur] peut se décharger sans risque de ses propres tensions agressives.³ » Ce n'est pas par hasard que les puissants deviennent des sujets privilégiés de dérision. Et la force d'une telle libération d'agressivité tient à ce qu'elle est sans dommages immédiats. Encore faut-il rappeler qu'en ex-URSS, certaines blagues antisoviétiques étaient passibles de séjours en camp, comme le précise l'écrivain Wladimir Boukovski en préface à un recueil de ces blagues : « S'il y a environ deux cents histoires dans votre livre, sa rédaction et sa lecture représenteraient en URSS environ six cents ans de camp, à raison de trois ans par histoire.⁴ » Pourtant dans un système autoritaire, les blagues peuvent devenir une des seules armes disponibles pour combattre le régime et pour défaire la construction théorique qui sert d'appui à l'idéologie du pouvoir. La circulation des blagues s'apparente à une façon particulière de faire circuler de l'information, sous forme courte, incisive, condensée et critique. C'est une façon de redonner de la *publicité* à la critique sociale, le partage du rire étant un des plus sûrs moyens sociaux de produire un sentiment de complicité et d'appartenance, au détriment de ceux dont on se moque. À ce titre, l'ex-jésuite Joseph-Antoine Cérutti avait tort de considérer, dans sa disserte révolutionnaire sur les *Avantages et les origines de la gaieté française*, que le rire ne pouvait se propager chez les sujets d'un despote car « les troupes bondissent dans la prairie, au sein de la liberté, mais en entrant dans l'étable ils s'attristent, et ils mugissent d'horreur en entrant dans la boucherie⁵ ».

Mais globalement, la dérision se présente comme un jeu, comme un air de ne pas y toucher et se transforme, par la magie du verbe choisi, en une forme socialement acceptable d'exprimer son agressivité envers autrui. En effet, « l'humour permet de dire ou de suggérer des idées désagréables, sans avoir à redouter ni réactions violentes ni représailles ». C'est même le contraire, « si la "victime" de la plaisanterie ne rit pas, si elle refuse de capter le signe, de reconnaître les règles du jeu, elle sera accusée de ne pas avoir le sens de l'humour⁶ ». La seule réplique acceptable dans un tel cas est d'entrer dans le jeu et de répondre sur le même ton, toujours sur le registre de l'humour. On touche ici du doigt toute la perversité du recours à l'ironie comme mode de dérision. C. Kerbrat souligne à juste titre que le discours ironique peut être doublement sadique « non seulement l'ironie agresse un tiers, mais elle vise en outre à

mettre le récepteur dans l'embarras, qui, ballotté entre deux lectures contradictoires, n'est jamais assuré d'échapper au ridicule d'un contresens⁷ », l'émetteur pouvant toujours se réfugier derrière la prétention à n'avoir fait ou dit aucun mal. C'est une telle ambiguïté qui faisait dire à Pierre Desproges qu'on « peut rire de tout mais pas avec n'importe qui ! »

Dérision – Affirmation de soi et créativité

La dérision est fondamentalement liée à l'affirmation du moi. Tourner en dérision est un acte et donc une preuve de son existence, souvent associé à la volonté de marquer sa supériorité. L'homme qui craint d'être dominé, de se sentir inférieur, doit sans cesse réaffirmer la force de son *ego*, donner les preuves de sa non-soumission. La dérision, par la désignation d'une victime expiatoire, investie de qualités dévalorisantes, conforte l'*ego* de chacun dans son identité et son sentiment de supériorité. « L'humour ne se résigne pas, il défie, il implique non seulement le triomphe du moi, mais encore du principe de plaisir qui trouve ainsi moyen de s'affirmer en dépit de réalités extérieures défavorables.⁸ » Le même mécanisme est à l'œuvre en passant à une logique collective d'affirmation du groupe, grâce aux fameuses vertus communicatives du rire.

L'homme en société peut éprouver à divers moments de sa vie et de son parcours psychologique, la nécessité de se sentir membre d'un ou plusieurs groupes. La psychanalyse éclaire cette quête du groupe, qui peut se faire désir fusionnel. Le groupe fusionnel fonctionne comme un substitut de la primo relation de l'enfant à sa mère. Cette relation initiale où s'abolit la distinction du moi et du non-moi, et qui procure un état de complétude, un sentiment de toute puissance narcissique dont l'enfant garde semble-t-il une vive nostalgie. D'où la quête d'un groupe qui puisse partiellement procurer des satisfactions de substitution, l'homme pouvant se sécuriser, se rassurer sur son identité personnelle en affirmant son appartenance à un groupe.

La dérision est à sa manière un outil de lutte contre les angoisses générées par l'absence ou l'ébranlement des références grégaires. Elle agit de deux façons : par sa thématique, elle raffermir et réaffirme l'identité du groupe ; par le rire qu'elle procure, elle crée une nouvelle communauté fusionnelle. Par sa thématique, la dérision peut chercher à réaffirmer la spécificité du groupe, donner les preuves de son vouloir vivre en commun. La pratique la plus répandue est alors le choix d'un *bouc émissaire* qui donne à chacun la vision péjorative de l'autre, de celui qui n'est pas partie intégrante de la collectivité revendiquée. L'identité mise en exergue varie selon les blagues, elle peut être professionnelle, sexuelle, régionale, nationale, ethnique, religieuse... Voilà pourquoi, dans une enquête sur les réactions que suscitent certains dessins de presse de Piem, François de Singly note que « l'humour du désordre est inégalement partagé. Il n'abolit ni les frontières entre options politiques, ni les distances entre milieux sociaux, ni les écarts entre générations »⁹.

En plus de cette réaffirmation de l'appartenance aux groupes déjà existant, la dérision propose à son auditoire une nouvelle communauté, celle des rieurs. Le rire permet une

identification positive à la communauté de ceux qui ont le sens de l'humour. D'abord parce que le rire est l'affirmation à l'autre de son individualité, de sa liberté. Le rire est symbole d'individuation par excellence et l'occasion d'afficher sa liberté et sa capacité à comprendre où il fallait rire et entrer ainsi en connivence avec autrui. La dérision s'apparente à une communication libératrice, ne parle-t-on pas d'un « rire communicatif » ? La communauté des rieurs est une nouvelle communauté d'accueil et d'identification : celle des individus qui ont compris les faits de la même façon, qui ont un même système de valeurs et un même rapport à l'humour. Le rire est donc invitation à partager cette similitude, en acte ; il est accord et union en représentation, l'humour n'a de sens que partagé, celui qui rit seul est pris pour fou. Le drôle naît de l'échange, et le rire est la sanction d'une mutuelle compréhension. Plus encore, la dérision est invitation à partager un plaisir commun, celui de se moquer d'un tiers, qui aura été rabaissé, caricaturé (*cf. infra*, Feuerhahn).

Le caractère libérateur de la dérision en fait une indéniable ressource créatrice. Tourner en dérision est en effet une façon de s'affirmer, de s'affirmer contre, afin de déboucher sur autre chose, sur une vision renouvelée, sur une création différente. Nombreux sont les exemples artistiques où l'un des premiers ressorts créateurs est la volonté de mettre en pièce les codes socioculturels d'une époque ou les codes de la création. Le canular, le pastiche, sont des modes d'intervention artistiques bien connus et répandus. Tourner en dérision le langage, les codes d'écriture forment aussi une dynamique créatrice habituelle. Que ce soit pour contourner une censure, pour affirmer un esprit rebelle ou pour le « plaisir de l'art », le recours aux mécanismes de la dérision est source d'inspiration, en confortant le moi du créateur, puisqu'il s'oppose à un contre-modèle négatif. Dans ce cas, la frontière entre intention destructrice et pulsion créative est chez certains ténue, mais pour le besoin de la clarté d'exposition, il paraît plus prudent de séparer les deux intentions.

Dérision – Catharsis et régulation sociale

Associée à l'idée de libération de l'agressivité, la notion de catharsis est une des approches fondatrices de la dérision. Et elle est importante à évoquer, car elle permet de souligner l'ambiguïté qui peut être associée à l'expression de la dérision. La dérision est perçue, dans les approches psychologiques comme un moyen de laisser s'exprimer l'inconscient, de faire jaillir le refoulé pour mieux supporter les frustrations que cela implique. Ce qui se trouve souvent en cause dans la dérision est l'une des domestications premières, fondatrice de l'ordre social : la maîtrise de la sexualité. Le ressort du comique grivois est avant tout la levée d'une dépense d'inhibition, qui engendre par là même un gain de plaisir. Le premier de ces plaisirs, est simplement celui lié à la transgression. Le rire et le plaisir naissent du non-respect du tabou, qui imposerait normalement le silence : « l'essentiel de la plaisanterie, c'est d'avoir permis ce que la

critique défend », écrivait Freud dans *Le Mot d'esprit* (p. 158). Deuxième source de plaisir, la régression au stade anal, le retour au plaisir archaïque. « Le mot d'esprit [...] est un discours régressif qui s'adresse, plus qu'à l'oreille et à l'entendement, à l'imagination visuelle, les mots étant tous dotés du pouvoir de provoquer chez l'auditeur le retour régressif et hallucinatoire d'images mnésiques. Freud le montre surtout à propos des mots d'esprit obscènes, "qui déshabillent", et satisfont la pulsion scopique. L'auditeur devient spectateur et il continue à voir, imaginativement, grâce au déshabillage qu'opère la grivoiserie, la femme dans toute sa nudité, proie tentante que lui exhibe le faiseur de grivoiseries, lui donnant la possibilité de satisfaire ainsi, en voyeur, sa libido à peu de frais. »¹⁰

La grivoiserie sert donc de véritable soupape de sécurité pour l'inconscient de chacun. Face à la puissance des interdits sociétaux, l'homme doit mobiliser une quantité importante d'influx psychiques pour étouffer l'expression de ses pulsions. La dérision autorise alors l'individu à exprimer de façon détournée et socialement acceptable ses pulsions, ce qui libère du même coup l'énergie psychique utilisée pour les bloquer, et dont l'extériorisation produit le rire, entendu comme énergie. Dans *Psychologie collective et analyse du Moi*, Freud décrit le rire comme le biais qu'aurait trouvé le moi inconscient exilé, pour s'insinuer, malgré toutes les résistances, dans le champ de la conscience. La dérision serait un artifice permettant provisoirement cette symbiose de l'inconscient et du conscient ; symbiose périodiquement nécessaire à l'homme pour ne pas tomber dans la névrose, alors même que la société impose en temps ordinaire à l'individu, privations et restrictions. Comme l'écrit Jean Cazeneuve : « Le refoulement est la force qui s'oppose à la jouissance de l'obscénité directement exprimée. Le travail de refoulement de la culture annihile en nous les facultés primitives de jouissance, répudiées à présent par la censure. L'esprit tendancieux permet de neutraliser ce renoncement qui est pénible. »¹¹ Mais dans ce cas, la dérision ne s'oppose pas à la censure, elle lui offre juste des garde-fous. Par cette action expiatoire, la censure ne peut ressortir que renforcée. Pierre Kaufmann exhume un article datant de 1880 de Jakob Bernays sur la théorie aristotélicienne du drame. Il y présente admirablement le rôle cathartique de l'obscénité : « Quand les puissances des passions humaines qui sont en nous, sont contenues de toutes parts, elles deviennent plus fortes ; mais si on les exerce selon une activité brève et dans certaines limites, elles jouissent modérément et se satisfont : après quoi purifiées, elles s'apaisent par persuasion et sans violence. C'est pourquoi, à contempler dans la comédie et la tragédie les passions d'autrui, nous stabilisons les nôtres, les modérons et les purifions ; et au cours des rites, par le spectacle et l'audition des obscénités, nous nous libérons du tort qu'elles nous causeraient si nous les pratiquions. »¹²

Voilà pourquoi par sa fonction cathartique, on peut considérer que la dérision assure paradoxalement le bon équilibre d'un système social, toujours tiraillé par les demandes contradictoires des assujettis sociaux, toujours menacé par une dérive entropique destructrice. Le rire associé à la mise en dérision ne chercherait donc pas la déstabilisation des normes et des valeurs sociales, tout au contraire. La théorie bergsonienne du rire va dans ce sens, jusqu'à en devenir par trop systématique à certains moments. Pour Bergson le rire a surtout une fonction de

correcteur social, il soutient les conventions sociales. En effet, le principal ressort du comique est la dérision de ceux qui n'évoluent pas, de ceux qui ne savent pas bouger en même temps que la société. Le rire sanctionne ceux qui sont trop éloignés des normes sociales : qu'ils ne respectent pas les conventions, ou qu'ils en soient au contraire esclaves. Le but est alors de les ramener à la norme. Tout raidissement contre la fluidité de la vie sociale est donc à la source du comique : « est comique le personnage qui suit automatiquement son chemin sans se soucier de prendre contact avec les autres »¹³. D'où sa phrase célèbre : « La raideur est le comique ; le rire en est le châtement. » L'insociabilité, l'impossibilité de se fondre dans les normes du groupe, sont immédiatement sanctionnées par le rire, qui exclut aussitôt les raillés, mais en les invitant à modifier leurs comportements afin de réintégrer le groupe. Le rire, en condamnant cette raideur, provoque la crainte chez le ridiculisé, et l'incite tacitement à corriger son comportement. Comme l'a si bien montré le film de Patrice Leconte, le *ridicule* est en effet une arme de correction sociale des plus prégnantes et des plus efficaces. Molière écrivait d'ailleurs dans la préface de son *Tartuffe* que « le but de la comédie est de corriger les vices de l'homme ». Et ce mécanisme est à l'œuvre depuis des temps ancestraux à travers la figure du *trickster*. Durant les années 1970, Rémi Savard a étudié les mythes relatant les aventures de Carcajou, *trickster* des indiens Montagnais, au Québec. Le rire provoqué par ces récits serait dû selon lui à ce qu'ils présentent un miroir inversé de la société dont ils émanent. Carcajou serait une figure « en porte à faux ». Il représente par les confusions incessantes entre « le permis » et « l'interdit », entre « le pertinent » et « le non pertinent » qu'il incarne, le risque toujours menaçant de l'abolition de la culture, du retour au chaos originel. À écouter le récit de ses aventures, « le rire d'abord angoissé devient d'autant plus triomphant que de tels échecs proclament en quelque sorte l'invincibilité de la culture »¹⁴. Mais il faut prendre garde à ne pas pousser cette théorisation trop loin. Là où le rire peut effectivement être correcteur, Bergson en fait un véritable châtement social. Tout est dans la mesure. Le rire exclut symboliquement et invite à réintégrer les normes, mais si l'homme résiste, le rire finira par s'estomper sous la force de l'habitude. Ce qui était risible, devient un jour socialement toléré. Comme le dit l'adage, « Le ridicule ne tue plus. »

À travers ce paradoxe se révèle toute l'ambiguïté de la dérision, et toute l'ambivalence de cette forme majeure de dérision politique incarnée par la personne du bouffon de cour¹⁵. La contestation dérisoire organisée par le pouvoir royal contre lui-même peut en effet s'interpréter comme un moyen de renforcer au bout du compte le système de pouvoir. Avec le bouffon, la réduction des tensions s'opère par une recodification des conflits en termes qui restent discursifs. Le bouffon libère et détourne les pulsions agressives de leur possible effectuation. La contestation est en quelque sorte ritualisée, garantissant le non-usage de la violence physique. C'est à ce titre qu'on peut prétendre que la liberté de ton laissée au bouffon est l'ultime ruse du pouvoir pour garantir sa pérennité. Le bouffon maintient la critique au sein du système. Il remplit à cet égard une certaine « fonction tribunitienne » chère au politiste Georges Lavau. Il prend en charge les insatisfactions, leur donne une expression qui est collective, ce qui conduit à maintenir les mécontents dans le système, à ne pas le remettre totalement en cause, à en

supporter certains effets négatifs. En quelque sorte, il neutralise la contestation par son expression même. Signe le plus évident de la neutralisation de la contestation : son espace d'énonciation. L'action du bouffon s'exerce essentiellement à la cour, dans un espace clos, et avec une mise en scène et un accoutrement tel, que tout le monde est invité à comprendre qu'il s'agit d'un jeu.

La neutralisation de la contestation tient aussi au fait que le bouffon fait exister la contestation par délégation. Il assume l'expression des mécontentements, il prend les risques liés à la critique du pouvoir, et donne ainsi à son auditoire la satisfaction d'entendre ses récriminations. Le bouffon s'apparente alors au « héros » tel que défini par Roger Caillois : « L'individu apparaît en proie à des conflits psychologiques [...] qui sont très généralement le fait de la structure sociale elle-même et le résultat de la contrainte qu'elle fait peser sur ses désirs élémentaires. L'individu est dans l'impossibilité de sortir de ces conflits, car il ne pourrait le faire que par un acte condamné par la société. Le résultat est qu'il est paralysé devant l'acte tabou et qu'il va en confier l'exécution au héros. [...] Il délègue donc le héros à sa place : et celui-ci, par nature, est ainsi celui qui viole les prohibitions. »¹⁶ Le héros résout donc les conflits auxquels sont aux prises les individus, et par la même il assume la culpabilité liée à la transgression, « la fonction de cette culpabilité idéale étant de flatter l'individu qui la désire sans pouvoir l'assumer ».

Le stade ultime du paradoxe de la dérision contestataire est atteint quand la mise en caricature aboutit à améliorer l'image des hommes politiques tournés en dérision, comme ce fut le cas pour le *Bébête Show*, devenu un temps, une véritable institution. Dans un sondage *Sofrès* de 1989 : 56 % des personnes interrogées pensaient que le *Bébête Show* « donne une bonne image de la politique en rendant les hommes politiques sympathiques » ; contre 25 % qui pensaient qu'on ridiculise les hommes politiques. Comme l'écrivait Alain Schiffres dans son commentaire : « les hommes politiques ne sortent pas humiliés de l'épreuve, mais humanisés, ce qui est un comble pour des marionnettes, des animaux »¹⁷. Par la sensibilité qui leur est prêtée, par leur rabaissement même, les politiciens qui apparaissent souvent lointains, inaccessibles, sans souci des réalités quotidiennes des Français, peuvent donc être réhumanisés par le *Bébête Show*.

Il s'agit donc de faire de ce numéro un ouvrage en quelque sorte de référence, qui envisage la dérision conformément à la perspective pluridisciplinaire et transculturelle de notre revue. Pour ce faire, plusieurs articles mettent en évidence la force de contestation que détient la dérision, sous ses différentes facettes : le dessin et la caricature (Duprat, Lefébure) ; la satire par les marionnettes ou par le pastiche, contre les hommes politiques (Coulomb-Gully) ou contre les journalistes de télévision (Leroux) ; les blagues et calembours, adressés contre un régime politique (Regamey) ou contre des adversaires politiques comme le fait si bien Jean-Marie Le Pen (Bonnafous). Ces approches peuvent rester généralistes ou s'attaquer à un thème précis, en tentant de couvrir l'ensemble des formes de dérision mobilisées, comme c'est le cas avec l'armée et la vie de caserne en France (Lecomte).

Mais, la dérision est aussi une ressource créatrice. Si elle « casse » quelque chose, ce peut-être aussi à des fins de renouvellement de l'expression. Ce fut le cas avec le théâtre d'Aristophane qu'analyse Audrey Sabit, ou plus encore avec la poésie d'un auteur trop méconnu : André Martel, que Brigitte Bardelot analyse avec limpidité, et bien sûr c'est le cas pour l'ensemble de l'art contemporain. Au point que cela ne va pas sans poser des problèmes épistémologiques à Nathalie Heinich qui doit affronter un tel corpus et son lot de réactions moqueuses, sans franchir les bornes d'une certaine neutralité axiologique.

Prolongeant notre réflexion, la quatrième partie entend aborder la question de la réception de ces mises en dérision et des réactions qu'elles suscitent. Comment la presse juive peut-elle accepter le propos du film de R. Bénigni, mélangeant Shoah et dérision (Walter) ? Comment les hommes politiques peuvent-ils réagir face aux caricatures qui les maltraitent (Derville, Lettieri) ? Comment certains bouffons contemporains ont-ils été « punis » de leur audace (van de Gejuchte, Mercier) ?

Enfin, il faut souligner tout ce que la dérision porte d'ambiguïté. Nelly Feuerhahn, parle d'une violence politiquement correcte, tandis que Cécile Gribomont montre, à partir d'un cas pratique mal connu, toute l'ambiguïté du rire suscité par un trickster. Philippe Riutort nous invite à réfléchir aux possibilités de tenir un discours anti-système en utilisant à plein régime les logiques du cinéma commercial. Jean Yanne pouvait-il dénoncer un système social en utilisant l'un de ses instruments majeurs de diffusion culturelle ? Jean-Pierre Mocky sait aujourd'hui quel coût représente cet audacieux pari, à savoir la quasi non diffusion. Enfin, Patrick Bruneteaux s'interroge, avec beaucoup de tact et de façon très précise, sur la part que pouvait encore avoir l'humour et la dérision chez les déportés des camps de concentration, afin de conserver fût-elle une infime parcelle d'estime de soi, dans cette horrible machinerie faite pour broyer les âmes et les corps.

NOTES

1. SAUVY Alfred, *Humour et politique*, Paris, Calmann-Lévy, 1979, p. 9.
2. BRAUD Philippe, *Le Suffrage universel contre la démocratie*, Paris, PUF, 1980, p. 132.
3. HACKER Friedrich, *Agression, violence*, Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 142-143.
4. MEYER Antoine & Philippe, *Le Communisme est-il soluble dans l'alcool ?* Paris, Seuil, 1978, p. 11.
5. Cité par de BAECQUE Antoine, *Le Corps de l'histoire. Métaphores et politique, (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, p. 313-314.
6. ZIV Avner, DIEM Jean-Marie, *Le Sens de l'humour*, Paris, Dunod, 1987, p. 17.
7. Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, « Les Problèmes de l'ironie », *Linguistique et sémiologie*, 1976, n° 2, Presses universitaires de Lyon, p. 14.

8. FREUD Sigmund, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930.
9. SINGLY François de, « L'Humour du désordre », in *SOFRES, opinion publique, 1986*, Paris, Gallimard, 1986, p. 195.
10. KOFMAN Sarah, *Pourquoi rit-on ?*, Paris, Galilée, 1986, p. 97.
11. CAZENEUVE Jean, *Le Mot pour rire*, Paris, Table Ronde, 1984, p. 185.
12. KAUFMANN Pierre, *L'Inconscient du politique*, Paris, Vrin, 1988, p. 212.
13. BERGSON Henri, *Le Rire : essai sur la signification du comique*. Paris, Alcan, 1900, p. 136.
14. Rémi SAVARD, *Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Parti Pris/ L'Hexagone, 1977, p. 67.
15. Pour une mise au point sur l'évolution historique du bouffon, voir LEVER Maurice, *Le Sceptre et la marotte*, Paris, Fayard, 1983, 300 p.
16. CAILLOIS Roger, *Le Mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, 1938, p. 26.
17. SCHIFFRES Alain, « Les petites bêtes qui montent », *Le Nouvel Observateur*, 23 février 1989, p. 78-81.